

**La Roumanie, Frontière
Orientale de la Latinité**

La Roumanie, Frontière Orientale de la Latinité

Candido Mendes

ACADÉMIE DE LA LATINITÉ

TEXTES DE REFERENCE

© **Candido Mendes**

Brésil, 2000

Académie de la latinité — Siège Amérique latine

Secrétariat général

Rua da Assembléia, 10, 42º andar, Centro, Rio de Janeiro

Tél.: (#55.21) 531-2310; Fax: (#55.21) 533-4782

Page WEB: www.alati.org

E-mail: alati@alati.org

Secrétariat exécutif à Paris

25 rue Château Landon 75010 Paris. Tél./Fax: (#33.1) 40.35.08.20

E-mail: nelson.vallejo-gomez@wanadoo.fr

Une Identité Voulue, à Bout

Peut-on voir la Roumanie plus que comme l'avant-garde des extrêmes latins, non seulement isolée de toute continuité, mais en doute sur la permanence historique de ses premières racines? Héritières des Daces, où déjà poursuite achevée d'une dislocation voulue par la retraite romaine d'Aurélien en se repliant, dans les sources intactes de son discours historique, aux marges sud du Danube? Espace recherché comme un vouloir fécond, dans ces reculs, trans-Dace par la détermination de ces premières bâtisseurs? On ne pourra reconstruire facilement entre toutes les volontés collectives une plus ferue de recherche de son socle culturel, que la roumaine.

Tout aurait conspiré contre cet extraordinaire sens d'identité que marqua la "prise d'être et de se reconnaître", qui ne nécrose pas dans un fondamentalisme; qui cohabite, des siècles durant, comme un profil unique des frontières culturelles; qui réunit et se noue, comme une exigence unique de différences, née d'une confrontation continue, fidèle à une mémoire toujours en éveil.

Ce n'est pas le cas d'une expansion politique qui coifferait un peuple naturellement, sans résidu historique, comme la définirent l'épique et la Geste du romantisme du XIX^{ème} siècle. En soi même, cette Roumanie put se donner alors à toute l'ébauche prophétique d'un devenir selon la prédiction de Michelet. De cet esprit d'une culture, exposé d'une façon inouïe à la refonte de ses contours pour rencontrer sa volonté nationale. Il n'y a pas d'aventure multi-séculaire des différences, et d'histoire des identités profondes comparables à cette fondation continuelle par une reconnaissance, exposée à toute rupture; à cette multidomination qui se reflète de façon antologique, dans la joute d'une primauté rebelle, face à des peuples si distincts, faite d'un un même refus contre l'excès d'hégémonies impériales. Elle deviendrait la première marche orientale de l'Europe, batiée avec la force instinctive des résistances. On l'identifierait à cette frontière par son pluralisme radical, seulement capable a une culture comme ractification et redécouverte permanentes; par son donaire d'une liberté de repli, et non pas de conquête; par son enracinement au *domus*, comme première matrice de l'*e-cumena*.

C'est une Europe qui se fait en s'accrochant à des barrières instinctives, avec le sens du *no return*, enracinées a une histoire profonde, contre les accidents de la discontinuité. On ne rencontrera pas d'autre "avant-poste", susceptible d'avoir fait face à la slavophilie; à la domination turque; au contrôle de Byzance; à la troisième Rome moscovite; à la pénétration magyar; à l'empire Habs-

bourg. On ne trouverait pas de principe d'identité plus à l'épreuve, dans ce qui est une reconnaissance par ce maintien d'une hétérogénéité, où le jeu des frontières se bénéficient des superpositions *in bonis* à la somme d'agressions. Pas de baisse de garde. Et c'est, finalement, face à l'offensive "touts azimuts" des dominations que cette culture est forcée au maintien agonique de la différence. Rassemblement de l'extrême de la Romanité et même de sa régression consentie, elle devient le clivage naturel où les pénétrations asiatiques supposant le vide où l'"autre", vivent de sursauts d'agression face au mur intérieur de cette expansion préalable, voire même d'un arcane de la latinité, planté par les légions romaines. L'identité roumaine ressort d'une première discipline des progressions historiques, dans cette maîtrise qui crée le *castrum*, la place, la portée de l'articulation d'une langue, comme d'une armée, et d'un rite, toujours à la lisière de ses mythes. C'est donc comme un "avant-poste", de casure de la steppe, ou de la razzia panonique, ou du déferlement eurasiatique que cette lecture de l'hyper-exposition roumaine se gagne comme identité. Dans ce "va et vient", d'un "limes" et non d'un "limen" toynbeen dans sa plus nette exemplarité, la Roumanie *in pecto* s'enracine plus qu'elle ne se reconnaît; elle se nodule plus que se proclame; elle est européenne dans se qu'elle cautionne jusqu'au dernier brin, où la langue témoigne de la communauté irréductible, et de ce que seulement l'*imperium* a laissé comme canon et volonté classique d'hégémonie. Cette Roumanie ne bénéficierait pas d'une latinité natu-

rellement reconnue. Elle aura migré dans son espace fondateur. Elle ira à la chrétienté orthodoxe vis-à-vis la dernière romanité occidentale. Elle gardera néanmoins le *logos* ancestral. Dans cette Moldavie et cette Valachie elle parcourt les siècles, quand la langue prévaut au dernier combat, comme casseur des secousses, des dominations errantes et réductrices de la steppe ou de l'Anatolie. Remi Brague nous donna une percée: la voie romaine est la latinité, comme la légion, les rostres et, surtout, l'aqueduc. Dans son raccourci sur les longues durées de cet Occident, et faisant face à la thèse de Brague, le dernier arpentage que montre la Roumaine se déleste du christianisme romain, mais tient à la langue, comme a une stance dernière d'un monde – représentation, fidèle a une citadelle où tient un imaginaire, assurant son discours, sa syntaxe historique.

L'Arcane et le Clivage

Dans le monde intérieur roumain, la cohésion de l'arcane rayonne dans les deux provinces comme illumination de cette première identité; de cette architecture subjective que la culture classique ébaucha comme amphithéâtre élargi de la Méditerranée. En effet, y aboutirent dans le fleuve canonique de la dernière marche, cette convergence d'une continuité civilisatrice où le ressort intact de l'*imperium* prouvait sa dissimilation aux barbares. Cible par essence de cet affrontement entre la tour de garde et l'avalanche eurasiennne, pointe la Transylvanie où, finalement, se jouent au bénéfice de cette Roumanie

latente, le choc de la trame historique d'un "limes" qui ramasse sa cohérence, s'affirmant sur toute nouvelle onde de la steppe, sure de la simple force jeune des acculturations, des faufileges voulant profiter du peu de vides de la barrière centre-européenne de l'arcane romain. C'est une nation que se fait de la petite bourgade, répétée, de l'entreouverture des maisons, au jour le jour, aux acalmies des courses invaissantes, en s'assurant de cet accrochement à la terre, d'emblée avec la langue, et le regard sur le Danube, comme sur un horizon d'éveil continu.

La modernité occidentale nous ira condamner à la conjoncture ostensive des *buffer states*, supposés par une accomodation initiale des nations-empires, sorties du Congrès de Vienne, mais à ne montrer son plein essor qu'à l'après guerre de 14. La Roumanie *Major* va y émerger, dans une première vérité de son identité profonde qui liera l'expression politique vraie de la frontière enveloppante, en territoire rendu homogène enfin. Sa souveraineté, d'extension finalement non réprimée, s'assurerait dans les débris du canon austro-hongrois, l'expression deferée de l'État Nation, à l'égide de toute sa potentialité historique. C'est grâce à la Roumaine que le définitif retrait ottoman après la défaite devant Vienne et la progression moscovite permirent que la "Question d'Orient" se posa aussi comme problématique hégémonique occidentale, amenant, à longue échéance, à cette présence de l'"Entente Cordiale" aux confins de la latinité, au bénéfice de la Grande Roumaine, de 1918.

Le fascinant est de voir, encore une fois, le phénomène de l'hybridation historique que ces reparties et dé-

phasages historiques prêtent au fleurissement de la Roumanie, exactement comme compensation de ces dépeçements accumulés.

Prophètes Fondateurs, Prophètes de la Desespérance Radicale

L'autonomie et la reconnaissance d'un âge d'or – et celle des ses génies – exhibent aussi la fragilité perçue de cette émergence; de cette plénitude qui se veut aussi comme testament immédiat dans le monde coincé d'entre les deux guerres. Le prophétique de Michelet recèle de cette victimisation symbolique de l'escale orientale de la latinité. Le moment de plénitude est prémonitoirement, aussi, celui des auto-exils sinon des diasporas organisées qui permettent à la splendeur intellectuelle de la Roumanie des années 20 et 30 créer sa Byzance à Paris. Elle ne vit pas de la seule exportation des lectures avancées sur l'imminence de la catastrophe européenne, où de la précipitation des mythes totalitaires. C'est un humanisme arrivé à sa moelle, qui gagne, de l'excès de lucidité de cette génération roumaine sans pareille, la dimension d'un temps flétri de tout espoir; de veille et de dire, abouti à une sagesse des annonces insupportables à la Cité. C'est le voyage intérieur de l'anéantissement des protagonismes prométhéens que Cioran apportera en Occident, après l'oeuvre d'un chef de génération de la reprise de l'instant canonique de la Roumanie. Tels qu'Epicure et Lucrece en greffant l'âme classique, "Précis de Décomposition" ne pourrait avoir qu'une signature historique. Et celle-là inscrite aux

confins, plus que géographique, d'une Europe classico-méditerranéenne, d'expression laissée à une dernière croisade nationale, avant sa reprise dans des univers des idéologies, au service des systèmes universels du XX^{ème} siècle. C'est toute la densité possible à la conscience des pertes radicales que donna au génie de Cioran le prophétisme contre l'espoir, insupportable à la jeunesse prométhéenne déchue de la croyance; aux réparties fondatrices, arborant, dans la même insouciance, une sureté hégémonique finale passée, sans prise critique de conscience, de la "Belle Époque" aux "Années Folles". Tel que, de même, une autre perspective eschatologique de vécu, et de l'absolu nous donnent la visée des religions, entre le phénoménologique et l'herméneutique. En effet, c'est ce qu'assura l'annexion, par Mircea Eliade, du débouché de notre inassouvi au dernier message des mythes, comme gardiens de notre emprise sisyphéenne de la transcendance. Et Brancusi nous permit la représentation de ce même absolu, dépourvu de toute gage de circonstance par sa "colonne infinie". Marc Foumaroli, en recevant Ionesco à l'Académie Française put resumer cet apport de l'avant visée de l'intelligence roumaine au temps cassé des ces années critiques: "le moi tourné vers le dedans, avant même d'écrire, est lui même le premier spectateur d'une dramaturgie intime qui peut devenir matière à poésie de théâtre... Cette humeur la tradition l'a nommé grotesque. En 1950, on parlait plus volontiers d'absurde". De la même on déversait sur la même "fin de partie" de l'Occident prométhéen, imperméable à toute la grande herméneutique critique du "postmoderne".

Paris de Cioran, Brancusi, Ionesco, Eliade traduit cette caution d'un temps historique – probablement hiberné à jamais, transposé pour se maintenir comme alerte – d'un humanisme insoutenable. Les confins ont-ils protagonistisé cette Byzance d'un instant, au foisonnement à corps entier du voyage intérieur, afin de faire de l'Occident son légataire? Où, dans cette annonce, les veines d'un collectif ont pu, quoique sur la seconde d'un éclair, se transférer à ce biographique ontologique – sinon excessif – d'un monde intérieur asfixié; de la fable que seule la décadence peut mener à l'universel; de ce pessimisme en état de pureté finale, nécessaire à la sauvage refondation de l'espoir? C'est par ce legs prématuré et sans issue à l'Occident, cadeau d'une Byzance, du mi-XX siècle, fulgurante et traquée, que cette Roumanie de la diaspora catalysa une latinité, ranimée dans sa sève plus profonde entre les deux guerres. Les prémonitions conviennent mal aux histoires impatientes des hégémonies, dont l'idéologie naît des courts circuits; des Apocalypses.

Le monde de Cioran dépasse une culture de vitalité, encore de l'enfance de l'homme face à la culture, d'un "nihilisme" de première génération, tel ce de Nietzsche, devant l'érosion de toutes les attentes, du surcroît de déception et reprise critique seulement possible sur un fonds de toutes les emprises de conquête dépassés, d'un amenuisement de l'homme aux gageures d'un mise en oeuvre du collectif. Cet humanisme radical, a se rendre impératif a toute herméneutique aussi vraie que critique de notre temps, nous offre un *ethos* du postmoderne, tant

il ne permet l'espoir comme passion, et en dispute la "véhémence ontologique" – dirait Ricoeur – d'une dernière réalité, aux temps faibles, a cette vraie traversée du miroir du logos.

Les Latinités des Extrêmes

La différence roumaine face au reste de l'Europe orientale resterait dans ces sursauts de la ferme idée nationale, rendu factible aux limites des frontières archidéfendues, et devenus l'enjeu des intégrismes d'affirmation. Tant que le courant de la grande Occidentalisation se confonda avec l'esprit de la Genève de la S.D.N., avec Titulescu, et Maniu, de ce remarquable Parti National Paysan, le cadrage de l'affirmation contenue d'un peuple, à l'épanouissement déferé, passa outre au *personae* collectives, de cette mobilisation serrée, déjà intégriste, où poussent des sujets comme la légion de Codreanu, la légion de St Michel, les Gardes-de-Fer. Dès le début du temps historique rattrapé, des ententes du post-Versailles, une parti social-démocratique laissait déjà, avec les marques des impasses de maturité de ces corps politiques, tant les principes de défense des libertés énoncés par Petrescu s'exposent aux cassures internes, aux contradictions des alliances, des nationaux-paysans aux communistes. Mais sous cette synchronie avec l'Occident le réveil de la Roumaine *Major* se donnerait aux réparties à fonds perdu, de ce nationalisme, plus que jamais faisant face aux hégémonies de frontières, devenues hégémonies de système.

Le démontreraient l'ethnocracie-chrétienne de Crai-nic, dénoncé finalement par son propre fondateur comme mystification barbare du christianisme et nationalisme; la technocratie corporatiste de Cuza: la *real politik* traquée de la "mise en oeuvre" nationale aux aguets, à l'onzième heure de l'entreprise d'Antonescu. La Roumanie profonde assura l'Occident de son trésor, au prix du retour des condamnations, des mimèses et des contrepassions où les États de frontières luttaient pour cette survivance, redéployée aux jeux des exclusions radicales. Face à de situations-limite la force identitaire ractifia devant les pelotons d'exécution ce nationalisme des extrêmes, porté comme expiation d'un patriotisme foncier et suicidaire, où tout jeu de survie devient un ventriloquisme des intrigues et des hégémonies en choc. La Roumanie est tellement jeune dans l'achèvement de son projet national, avorté et repris, récupéré dans la souche latine où, finalement, des sacrifices presque continuels d'étapes donnèrent aux générations cette emprise vierge d'un fiat politique par dessus d'un contenu stable de son rassemblement social. C'est ce qui rend sa synchronie historique si proche de notre temps latino-américain; de notre aventure souveraine de ce XIX^{ème} siècle de Michelet, les deux espaces, le roumain et le latino-américain dominés par cet enjeu historique où la volonté d'État précède la Nation. Périphéries, nous deux, où un impératif d'indépendance parcourant un presque vide historique dans nos Amériques, et les empires moux de l'Ibérie, se remirent à des fondateurs charismatiques, ou à la sagesse des princes sous la mimèse des

lumières, en se créant des souverainetés à l'épée ou un Empire – chasse gardée de son immensité, et de la prestidigitation d'une symbolique somptueuse. Il y a une synchronie profonde entre les plus ferme des nationalismes à achever, dans le vieux Occident, à partir de Bucarest, comme à notre construction latino-américaine, où une conquête de territoire, s'assure dès le début du XIX siècle, et de la saga napoléonienne. Elle ne prit contenu économique-politique, qu'avec les affirmations du développement, en faux départ, en refonte, en reprise, après les dernières années 50. C'est dans une même tissu de la nation qui se fait, que votre muscle de la différence rencontre nos pays freinés par le sous-développement, et, comme vous, partageant la ténacité de Sysiphe, de l'État-frontière. Ce n'est pas donc sans raison qu'aucun autre pays de l'Europe Orientale chercha pendant l'hégémonie socialiste une politique déterminée d'identité culturelle, de faire avancer cette subjectivité en procès, d'un élan tout nouveau, de pair avec les utopies du grand égalitarisme cherché dans l'accélération de l'histoire par la raison faite appareil du contrôle social.

Différence, Système et Surplombage Historique

C'est la différence qui creuse sa souche par dessus le nivellement des démocraties populaires. L'individualité pointe d'immédiat dans ce contexte à travers l'affirmation de son temps historique, mené presque comme un *a priori* où agit la nécessité d'un référentiel fondateur de l'espace de toujours, reconnu comme encerclé. Mais dorénavant

faisant face au surplombage d'un système, rendu volonté bureaucratique dans ce débouché de la critique contre la tradition et la modernité face à les quelles, finalement, le mouvement de Noica, même qu'exacerbé dans son élitisme, affirme sa problématique. Et l'avance, par la proto-négation des contextes matriciaux classiques, qu'aboutissent à dernière culture occidentale. En effet, sa perception de monde se veut authentiquement comme une *paideia* prospective, menée par le principe de la nation forte de sa volonté inaugurale. Cette virginité d'intention veut s'émanciper de l'"excès du vécu" au prix même des libertés et de la réflexion critique, reprise et idéalisée au nom de la nouvelle hantise de détachement.

Au départ assuré par cette isochronies des distances assumés, face aux multi-emprises d'un passé, le propos de Noica ne mène pas seulement à une défense et un soutien d'une anthropologie culturelle, unique en Europe Orientale. Elle ira encore fuir en avant, en mettant à l'oeuvre cette excentricité aux collisions historiques, où le profil traditionnel des régions *buffer*, de Moldavie et de Valachie se sont identifiées avec la frontière externe continue de cette Europe du dernier millénaire. C'est déjà possédée comme la muraille intérieure de la dernière romanité qu'elle repoussera les invasions turques ou russes. Contention par excellence de ce déversement balkanique, l'emprise roumaine excellera dans cette coexistence d'hégémonies superposées dans son sein, d'emblée. Double ou triple vassalité vis-à-vis la Pologne (1337), la Hongrie (1395), la Porte (1417). Une co-gestion des tributs qui, en

fait, par la détermination de Mircea, le vieux, ou Cel-Mares, remarquera Catherine Durandin, touterait à une adroite annulation – presque en somme algébrique – de telles dépendances. Au bénéfice d'un maintien dans le monde balkanique du principe des nationalités, la Roumanie aura vécu l'excès de co-optation dans ce quasi gyroscope historique, où tournoyeraient le pan-slavisme, et l'empire des Habsbourg, de son chef incorporant la subjectivité européenne de la Hongrie, dans la confrontation exaspérée avec l'ancienne marche. Cette frontière serait dorénavant reconnue dans la taille de petits États nationaux, comme ressort du nouveau équilibre mondial des protectorats de fond, où s'étalent les zones d'influence et le jeu d'ombres des hégémonies.

La Différence et une «Paideia» au Travail

Il est difficile de reconstruire une vision plus réaliste que celle de la Roumaine pour une survie collective, au gage de l'affirmation d'une nationalité avant de s'assurer, par entier, de son territoire. C'est ce qui renvoie le pays à la rotation des sphères hégémoniques avant de s'assurer la pleine jouissance de sa subjectivité multi-séculaire. La Roumanie vivra comme tension l'apport de l'État Illuministe, l'esprit quarante-huitard, l'agrégation tardive de la collectivité assurée de son espace, encore donné comme atout stratégique en 1918 pour construire, enfin, la souveraineté de sa différence. De plus en plus la contemporanéité asynchrone de cette volonté d'État se faisait à contre poil d'une collectivité errante dans soi-même, mar-

quée au contrefort d'une mémoire, faite toute d'une résistance plutôt que d'une conquête à fonds perdus. C'est par ce dressage précaire d'un "nous" dans le plan des institutions, que la société, à son permanent fil d'eau, se transforme, pour une fois, dans un dépôt et une racine, au-delà des frustrations de ces sorties et croisades; de cette privation continuelle d'horizons pour se profiler comme le vrai itinéraire des générations. Elle nous donne, au premier plan naturel des nations à l'oeuvre, un surplus une *paideia*. Cioran arrive à saisir l'exploration, par tout un peuple, de ce dernier abandon de l'homme face à la communauté et au mythe qui l'enveloppe. Et, de là même, à la dénonciation d'un tel rapport: du non voulu, dans sa spontanéité. Si distinct en effet est son exercice de la critique radicale de la dénonciation des tables de croyance, jeunes comme farouches, qui nous mettent en même temps sous les yeux de Nietzsche. Mais encore assuré de l'exceptions, du salut *in bonis* de cet individu dans le seuil obsessionnel de la volonté couverte de la tragédie et du témoignage. Et donc, en deçà, du passage du cap où c'est Cioran qui nous offre le ménage complet des déchets de croyance, comme legs pour l'authentique culture occidentale émergente. C'est la vraie "oeuvre en noir" de ce monde de conscience capable, enfin, de vaincre le départ prométhéique, la *salida* du Quijote, en se vouant à la quête, démunie du sens toujours implicite dans son itinéraire, pour s'offrir la vraie repartie. Celle que la latinité peut assurer, dans la recherche de la différence et son pluralisme. Où une jouissance, échappée à la hantise du faire, est pour une fois donnée à un monde

qui se propose l'humble inventaire de l'expectative, par de trop inserée dans la volonté de pouvoir, et dans le scénario à jamais surplombé des situations-limite.